

Spmsel 5-

1914 \* 1915 \* 1916 \* 1917



FM

N° 5. — 1<sup>re</sup> ANNÉE.

FÉVRIER 1917

20 centimes

---



---

# *les tablettes*

---



---

SOMMAIRE : Glanes, *La Bruyère* -- Tablettes : Les sportmen, *Claude Le Maquet* -- Le front saharien, *Belat* -- La sublimation de l'instinct combatif, *Charles Baudoin* -- Au lasso, échos -- M. Igor Stravinsky, *Henri Guilbeaux* Optimisme, *F. Larsen* -- L'ombre s'étend, *René Jubert* -- Le Ballet des Nations, *Vernon Lee* -- Bois gravés de *Frans Masereel*.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr. Adresser les mandats à CÉCILE NOVERRAZ, 23, rue des Bains, Genève — Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction devra être envoyé à la même adresse avec la suscription : *les tablettes*.

## Glanes

*La guerre a pour elle l'antiquité; elle a été dans tous les siècles; on l'a toujours vue remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, et faire périr les frères à une même bataille. De tout temps, les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres; et, pour le faire plus ingénieusement et avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'art militaire; ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire ou la plus solide réputation et ils ont, depuis, enchéri de siècle en siècle sur la manière de se détruire réciproquement.*

*... Le peuple, paisible dans ses foyers, au milieu des siens et dans le sein d'une grande ville où il n'a rien à craindre ni pour ses biens, ni pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasements et massacres; souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne ne viennent point à se rencontrer; ou, si elles sont une fois en présence, qu'elles ne combattent point; ou, si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant et qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place; il va même souvent jusqu'à oublier ses intérêts les plus chers, le repos et la sûreté, par l'amour qu'il a pour le changement et par le goût de la nouveauté ou des choses extraordinaires.*

LA BRUYÈRE.

(Du Souverain ou de la République).

---

## TABLETTES

---

### Les sportsmen

Des souvenirs se projettent sur l'écran de ma mémoire et m'entraînent à des réflexions qui me font voir un rapport entre l'éducation, les goûts modernes et les événements actuels.

La jeune génération montrait avant la guerre un grand engouement pour le sport. Celui-ci primait tout. Il ne fallait pas tenter d'intéresser la jeunesse à nos rêves, à nos luttes. Elle méprisait tout idéal. Nos préoccupations lui paraissaient ridicules. L'amour de la justice, la recherche de la vérité, ça manque par trop d'allure. Il fallait aux adolescents quelque chose de plus crâne pour les attirer. Les matches sur piste ou sur ring étaient les seules luttes capables de les passionner.

Des scènes se recomposent dans mon esprit.

Par de douces nuits d'été réparatrices des débauches solaires de la journée, je me vois revenant à pied de quelque coin de banlieue parisienne où j'aimais à faire des pèlerinages dominicaux. L'interminable théorie des vélos, motos, autos, éclairés de lanternes vénitienes ou de phares éblouissants, offrait le spectacle d'une fête de nuit. Le vacarme de kermesse provenant des trompes d'appel, des ronflements de moteurs, des cris, des chants, complétait l'illusion.

Automobilistes bizarrement accoutrés, blottis au fond de leurs voitures rapides, méprisantes, soulevant la poussière de la route, accueillies sur tout leur parcours par des jurons. Motocyclistes agrégés à leur machine et formant avec elle, dans la nuit, une masse informe, d'aspect démoniaque, avançant par saccades précipitées, ponctuées des pétarades du moteur. Cyclistes passant en pelotons, à faible allure, fourbus des prouesses de la journée, mais capables encore de brailler des refrains grossiers : dernier effort d'hommes jeunes, vigoureux et férus de force brutale, pour offenser l'intelligence :

Tu n'manieras pas mes tétons,  
Tontaine...

Je voyais passer là la foule des sportsmen, venant de s'adonner à son plaisir favori. Cette foule n'avait pas été chercher à la campagne de l'air salubre, de la lumière, du divertissement, du repos pour toute une semaine. Elle n'avait pas voulu combattre, par une saine fatigue, l'ankylose et l'abrutissement, dangers des professions absorbantes, condamnant à l'immobilité. Elle n'avait pas été imprégner de simplicité son âme afin de la préserver des corruptions de la ville, ni renouveler ses impressions.

Non. Nos sportsmen avaient avalé un bon nombre de kilomètres en un temps relativement court, assouvissement glouton d'une boulimie contenue pendant six jours de la semaine. Ils avaient passé rapides, ivres de vitesse, indifférents à tout, sauf à leur machine, à la route et à la gloire de dépasser quelqu'un. Ils n'avaient rien aperçu, rien observé de ce qui n'avait pas un rapport direct avec le but à atteindre : Ici la route était bonne, là elle ne l'était point. A tel endroit, ils avaient pâti d'une côte raide, à tel autre, ils avaient profité d'une descente superbe.

Mais ces citadins n'avaient pas été surpris ni émus de la transformation que le travail de la nature avait apportée dans la campagne, pendant qu'ils besognaient eux-mêmes dans l'atmosphère confinée des usines, des bureaux ou des magasins. Ils n'avaient point été frappés par la beauté d'un site. Ils n'avaient pas remarqué les particularités de chaque village, ni observé les gens : vieilles femmes devisant et tricotant sur le pas des portes, marmots au visage barbouillé, couples rustiques d'amoureux endimanchés. La nature des choses, la personnalité des êtres leur avaient échappé.

Tout de même, ils avaient cueilli des fleurs, des brassées de fleurs, qu'ils avaient fixé au guidon de leur bicyclette ou entassées sur une banquette de leur auto. Le Parisien, même quand il est sportsman, aime les fleurs.

Et cette foule se pressait au *Vél' d'Hiv'*, au *Parc des Princes*, les jours d'épreuves cyclistes sur piste. Elle s'assemblait pour le départ du Paris-Roubaix et aussi pour celui du Tour de France et son arrivée. Elle s'empilait dans les salles où se disputaient les matches de boxe. Elle se délectait à la lecture de *l'Auto*. Elle se livrait au jeu des pronostics, prônait des favoris. Elle jargonait des termes sportifs. Elle professait le culte des champions, — les « as » — divinités de la force : Carpentier, Lapize, Georget, Boin, etc.

La gloire, aujourd'hui, doit consentir à certaines compromissions. Les héros doivent se soumettre à la familiarité des foules. C'est ainsi que Georges Carpentier, par exemple, devint Georges, simplement, pour tout sportsman qui se respectait. En se donnant l'illusion d'une certaine intimité avec ses dieux, la foule croit sans doute participer à leur gloire.

\* \* \*

Surtout, qu'on n'aille pas faire de nous des adversaires de la culture physique. Nous en sommes au contraire les plus grands partisans. Une chose qui nous attriste est de constater un si grand défaut d'équilibre chez les individus. On ne se soucie guère du développement intégral de la personnalité. Chacun veut briller par quelque chose de particulier, avoir un avantage quelconque sur autrui. De là cette spécialisation, ce forçage qui forme des costauds, des virtuoses, des puits de science, êtres incomplets, phénomènes dont une faculté a absorbé toutes les autres. C'est le culte de l'anomalie que cette conception du développement humain.

Il nous plaît de trouver chez les hommes une vocation. Mais un savant ne doit pas nécessairement être un malingre, ni un homme fort un imbécile.

Donc, rien n'aurait été mieux fait pour nous satisfaire que de voir en honneur chez la jeunesse, le goût des exercices, du plein air, de la force musculaire, si ce besoin d'activité libre, de développement corporel, ne s'était faussé, n'avait dévié en un mépris pour tout ce qui appartient au domaine moral. La beauté corporelle, complément de l'élévation spirituelle, oui. Mais la force physique qui croit à sa supériorité et dédaigne l'idéal, devient La Force, qui signifie brutalité.

D'ailleurs le sport, tel qu'il est compris, ne vaut guère pour la véritable culture physique. Il ne s'agit pas pour un sportsman de développer rationnellement son corps, mais de devenir un champion. Ce qui vient encore nécessiter une spécialisation. On s'entraînera pour devenir un bon coureur, un bon boxeur, mais on ne s'exercera pas à tous les efforts.

Le championnat est une tradition immorale. Il entretient l'admiration des foules pour le triomphateur, homme divinisé par le succès. Et il en résulte l'exécrable idée de défi.

Par l'enseignement sportif, qui contient cette idée de défi, on a habitué la jeune génération à évaluer les hommes d'après leurs succès; on lui a appris que la valeur s'obtient en humiliant, en diminuant quelqu'un. La guerre fut donc une excellente occasion pour les sportsmen de rechercher le succès, qui devait leur conférer le mérite. D'ailleurs, M. Barrès n'a-t-il pas dit que dans tout succès il y avait une vertu?...

Le défi, sous quelque forme qu'il se manifeste, est une survivance de l'instinct bestial et représente toujours une consécration de la force. Le désir de se mesurer avec quelqu'un, la volonté de le vaincre, sont des sentiments incompatibles avec la civilisation. Ainsi, on a voulu voir dans le fléau qui s'est abattu sur l'Europe, une lutte d'idée: « La force du droit contre le droit de

la force », comme dit l'autre. Or, que peut bien gagner le monde à ce que la force triomphe de la force?... Un principe ne s'oppose pas à lui-même. Il ne saurait posséder la double vertu du bien et du mal.

Quel que soit l'enjeu de cette guerre, la mentalité sportive qui s'identifie avec l'esprit chauvin, procède de la même vanité, trouve à s'y satisfaire. Certains, à titre de combattants, d'autres à titre de simples spectateurs se contentant prudemment de marquer les points, se passionnent pour le gigantesque match que représente à leurs yeux le présent conflit.

C'est égal, ce n'est pas par la façon dont on entend le sport, qu'on réalisera la vieille formule: « Un esprit sain dans un corps sain ». CLAUDE LE MAGUET.

## Le front saharien

C'est un front dont on ne reçoit pas souvent le communiqué.

Les quotidiens qui font pourtant tous leurs efforts, d'habitude, pour nous donner des nouvelles toutes fraîches, nous apprenait ces jours derniers qu'un soulèvement avait eu lieu au Sénégal... en 1915. Ils ne se sont guère pressés pour l'annoncer, cette fois.

La raison de ces troubles? Un nommé Clauzel, gouverneur, nous la donne dans le discours qu'il tint au Conseil du Gouvernement, à Dakar:

« Tout d'abord, a déclaré M. Clauzel, le recrutement de 50.000 hommes a été, dès la fin de 1915, le prétexte et aussi le principal motif d'un soulèvement qui, par suite de l'échec du premier détachement envoyé pour le réprimer, ne tarda pas à prendre, dans la boucle du Niger, des proportions considérables ».

M. Clauzel manifesta ensuite une confiance absolue dans l'issue de la révolte et affirma que le front saharien ne serait pas entamé dans l'année qui s'ouvre.

Non, mais voyez-vous ces sauvages qui ne veulent pas se battre pour la cause du Droit, de la Civilisation, de la Liberté, de la Justice, de l'autonomie des petites nations, etc... (j'en passe, et des meilleures).

Pour tant de mauvaise volonté, ils méritent bien le sort qui les attend, si toutefois se justifie la confiance absolue dudit Clauzel dans l'issue de la révolte, car ils ont l'air de tenir, les bougres, puisqu'aussi bien « le front saharien ne sera pas entamé cette année ».

Mais... au fait... j'y songe... les Sénégalais... qui se soulèvent parce qu'on veut les recruter, ne défendraient-ils pas, eux aussi, leur droit méconnu, leur liberté foulée aux pieds?

Non, non, qu'est-ce que je vais penser là! Je me trompe. D'ailleurs, ce doit être un canard, ou il y a une erreur. Il est impossible que la France chevaleresque, la France de 89, des Droits de l'Homme, la France protectrice des petites nations, la France qui..., la France que..., la France, enfin, soit capable d'une chose pareille. Sûrement, il y aura un démenti prochainement; c'est un canard lancé par les Allemands. BELAT.

## La sublimation de l'instinct combatif

Une école récente de savants<sup>1</sup> nous a donné sous le nom de *psychanalyse*<sup>2</sup>, quelques aperçus à la fois très ingénieux et très positifs, qui jettent un grand jour sur le mécanisme de nos instincts, leurs déformations et leurs transformations, leur éducation possible.

La psychanalyse est née d'observations d'ordre médical, mais par le fait même qu'elle découvrait à certains états morbides (hystérie) des causes en grande partie psychiques (anomalies dans le jeu de l'instinct sexuel), elle fut appelée bientôt à s'élargir au delà du domaine médical, et à étudier la psychologie de l'instinct.

C'est d'abord l'instinct sexuel qui fut envisagé. Et les psychanalystes aboutirent à ce sujet aux conclusions suivantes :

L'instinct sexuel apparaît de très bonne heure chez l'individu, mais, dans la vie sociale et civilisée, cet instinct doit être *refoulé*, et en fait il se trouve même refoulé à quelque degré chez les moins puritains des hommes; nul qui ne s'impose une certaine contrainte, et qui lâche à l'instinct toute bride comme l'animal. Cependant l'instinct refoulé ne cesse pas d'exister et de travailler l'individu à son insu. Comme un torrent endigué, il se cherche et se trouve des dérivations, tantôt heureuses, tantôt malheureuses. C'est ainsi que des névroses, des hystéries, voire des folies caractérisées trouvent leur raison d'être partielle ou totale dans un refoulement avec dérivation malheureuse. Il est des dérivations anodines ou comiques : l'affection des vieilles filles pour leur chat ou leur perroquet, leur passion pour les récits des petits scandales familiaux, en sont des exemples. Il est enfin des dérivations belles et bienfaisantes : la philanthropie, la charité, l'art, le sentiment religieux sous sa forme la plus haute et la plus pure, sont de telles dérivations. A ces dérivations bienfaisantes, on a réservé le nom de *sublimation*. Lorsque la dérivation se produit spontanément, c'est plus ou moins un effet du hasard si elle est bonne ou mauvaise. Ce qui a permis de dire : la névrose est une œuvre d'art manquée, l'œuvre d'art est une névrose réussie. Mais dès que nous connaissons le mécanisme de la dérivation, il nous est loisible de la diriger dans le bon sens volontairement, d'en faire méthodiquement une sublimation.

Or l'instinct sexuel n'est pas le seul qui soit soumis à ces lois. Dans un livre tout récent<sup>3</sup>, M. Pierre Bovet a montré qu'elles s'appliquent point par point à l'instinct combatif.

Car *il y a un instinct combatif*. Ce fait, sur lequel insiste M. Bovet, est important à connaître pour qui-conque s'occupe de pacifisme et d'éducation pacifiste. C'est une erreur de croire que le goût des batailles soit quelque chose d'artificiel et d'acquis, quelque chose dont on préserverait l'enfant si on ne lui donnait plus de soldats de plomb ou si on cessait de lui apprendre l'histoire des guerres. La réalité n'est pas aussi simple.

L'instinct combatif est un instinct profond, aussi pro-

fond que l'instinct sexuel : Il y a plus, les deux instincts sont intimement liés et on pourrait dire sans trop s'éloigner de l'observation, que l'instinct combatif est un des aspects de l'instinct sexuel, du moins un de ses concomitants essentiels. Dans toutes les espèces animales, les luttes sont étroitement associées à la courtoisie et à la reproduction. Les mâles se battent pour la possession de la femelle, et la plupart du temps cessent d'être combattifs hors de l'époque de la courtoisie. Ce qui se passe dans l'animalité se prolonge dans l'humanité. Dans les peuplades sauvages, nous voyons encore les jeux de lutte préparer la cérémonie du mariage, et la similitude peut être poussée très loin. Bref, le parallélisme des deux instincts doit être considéré comme bien établi.

Il ne s'agit donc pas de supprimer l'instinct combatif, mais de le sublimer. Car il se dérive, lui aussi : l'humeur hargneuse, le goût du paradoxe et de la contradiction, le jeu d'échecs, l'alpinisme, tous les sports, en sont des dérivations. Et il a aussi ses dérivations bienfaisantes, ses sublimations.

La vie de Tolstoï nous fournit un bel exemple de sublimation : Tolstoï est un grand combatif. Officier d'abord, il lance des appels vibrants de patriotisme et d'ardeur guerrière à ses soldats de Sébastopol. Les circonstances se faisant plus calmes, son instinct cherche une dérivation, et Tolstoï fait la guerre en imagination. C'est par cette porte qu'il entre dans la grande littérature : il compose *Guerre et Paix*, cette épopée napoléonienne. Plus tard, il trouvera dans l'action morale et sociale, dans l'apostolat de ses dernières années, la véritable et complète sublimation : Tolstoï sera devenu un guerrier de la paix, *mais sera demeuré un guerrier*; son instinct n'aura pas été anéanti, mais dérivé heureusement.

Cette sublimation spontanée est pour nous un exemple. Elle nous montre comment nous devons comprendre l'éducation pacifiste. Demeurons des lutteurs, et faisons de nos enfants des lutteurs : c'est l'objet de la lutte et ce sont les armes qui doivent changer.

Ajoutons que, étant donné le parallélisme de l'instinct combatif et de l'instinct sexuel, le premier ne saurait être efficacement réfréné si nous lâchons les brides au second. Tolstoï, intuitivement, avait saisi ce rapport. Aujourd'hui, nous sommes en droit d'affirmer plus catégoriquement dans la même voie. Il est curieux de constater comme, parmi les écrivains, les plus effrénément sensuels se trouvent être en général aujourd'hui les plus criards des « jusqu'aboutistes » (inutile de citer les noms qui reviennent à la mémoire de chacun). C'est là une confirmation de plus du rapport que nous établissions plus haut.

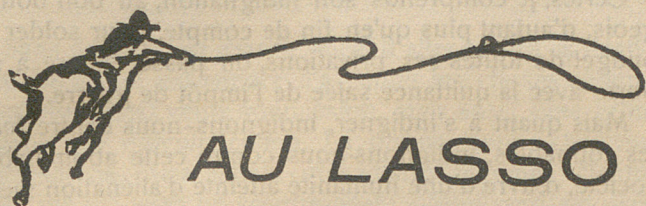
De ce rapport, nous devons conclure qu'une certaine dose d'ascétisme fait partie intégrante du pacifisme, que la sévérité de mœurs, pour surannée qu'elle semble en matière de morale, est une condition de réalisation du programme pacifiste le plus avancé. En luttant contre la prostitution, on fait plus peut-être en faveur de l'idéal pacifiste, qu'on ne fait en convoquant des congrès de la Paix. La guerre est une forme de sadisme et de débâche; elle est la grande Prostituée. CHARLES-BAUDOIN.

<sup>1</sup> Breuer et Freud à Vienne, Yung et Maeder à Zurich.

<sup>2</sup> C'est-à-dire analyse de l'esprit, démontage de la machine mentale.

<sup>3</sup> *L'instinct combatif*, chez Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

La place nous faisant défaut, nous nous voyons obligés de remettre au prochain numéro la publication de notre rubrique "Livres et Revues".



## AU LASSO

### Hospitalité

Une foule d'hommes est surprise en pleine campagne par un orage violemment destructeur. Tandis que presque tous, pensant ne pouvoir se soustraire à la fureur des autans, se résignent ; quelques-uns font une tentative pour assurer leur salut. Après avoir longtemps couru, ils ont fini par apercevoir une petite maison d'aspect accueillant. Leur cœur se réchauffe et c'est assez confiants qu'arrivés à la porte, ils la heurtent de coups discrets.

Une femme vient leur ouvrir. Les hommes n'ont pas besoin de parler. La dame considère un moment ces étrangers et leur dit : — « Entrez seulement », Messieurs.

Les réfugiés sont à présent réchauffés, remis, refaits. Cependant le temps est toujours aussi inclément. Ils attendent — profitant avec discrétion de l'hospitalité qui leur a été accordée — ils attendent que le calme revienne pour poursuivre leur route.

Mais la dame a mis soudain plus de froideur dans ses relations avec eux. Cette froideur est le résultat d'un mauvais sentiment qui a évolué : la méfiance : « On ne sait pas à qui on a affaire, vous comprenez ! » L'hôtesse parle de dommages possibles et pour se garantir des préjudices éventuelles, elle exige le versement d'une certaine somme. Et, comme dehors l'ouragan, toujours, fait rage, les étrangers craignant d'avoir à subir encore les rigueurs de l'intempérie, s'exécutent.

Qu'est-ce donc que cette histoire?... Vous allez comprendre : La dame, c'est la Suisse, les réfugiés ce sont les déserteurs et l'orage, c'est la guerre...

Vive la Suisse hospitalière !...

### Infamie

Au « pays de la liberté », l'on vient de prendre une mesure particulièrement infâme contre les réfractaires. Les parents de ceux-ci ne seront plus autorisés à sortir de France.

Parce qu'il n'est plus de mode d'arracher les ongles et d'administrer la question, on prétendait que la torture n'existait plus. Elle n'a fait que se modifier. Elle est plus raffinée, selon la civilisation contemporaine. A présent, les tortionnaires préfèrent agir sur les sentiments. C'est d'ailleurs dans les modifications de ce genre, obtenues dans tous les domaines, que d'aucuns veulent voir la preuve du progrès.

Pauvres mamans, vous allez expier durement la faute d'avoir donné le jour à des enfants qui, devenus grands, se sont pris à penser, tout comme sir Edouard Grey, que le militarisme est immoral.

### Octave Mirbeau

Octave Mirbeau vient de mourir... tout à fait. Depuis la guerre, ce qu'il y avait en lui de meilleur, avait succombé. Deux raisons se présentent pour expliquer sa capitulation, et nous avons éprouvé trop de peine à voir cet indiscipliné se « ranger », pour ne pas saisir ce qui peut servir à son excuse. Mirbeau était vieux. Mirbeau était malade.

Nous devons à Mirbeau des heures d'enchantement et d'exaltation. Il est un des auteurs français avec lesquels notre esprit a le plus communié. Dans ses romans : *Le calvaire*, *Sébastien Roch*, *L'Abbé Jules*, le *Journal d'une femme de chambre* (qui lui a valu les félicitations de Tolstoï pour sa grande valeur morale), la 628 - E - 8, *Dingo* ; et dans son théâtre : *Les affaires sont les affaires*, *Le Foyer*, *Les mauvais bergers*, nous avons découvert un homme dur aux grands, aux faiseurs, aux parvenus, aux satisfaits, aux routiniers, mais aimant les petits, les vrais, les justes, les hardis.

Mirbeau comprenait à merveille les jeunes, les novateurs en art. Il sympathisait avec eux, les aidait de toute son influence.

Mirbeau a donné son adhésion morale à la lutte actuelle, mais il est heureux qu'il ne nous laisse pas d'œuvre de guerre. Le Mirbeau qui nous restera est celui que nous aimons.

Nous nous étendrons davantage dans le prochain numéro.

### Sans le vouloir

Relevé dans le Bottin :

« L'orphelinat de X... renferme 74 élèves ».

Hélas ! nous craignons que le mot ne soit juste.

## M. Igor Stravinsky

M. Igor Stravinsky nous vint, quelques mois avant la guerre, de Russie dont les musiciens contemporains avaient été généreusement — et justement d'ailleurs — accueillis à Paris. M. Stravinsky bénéficia de la gloire des Moussorgsky, des Borodine et des Rimsky-Korsakoff. Trop peut-être ! Car on vit se former autour de lui un cercle large et actif d'esthètes. Il fut sacré génie. Certaine petite kamarilla de critiques musicaux le plaça au-dessus de Wagner et de Beethoven et M. Florent Schmitt délaissant la composition pour la critique et quittant l'église ample et robuste où il avait fait d'heureux débuts pour s'agenouiller dans une chapelle étroite et sans baie, opposa Stravinsky à Richard Strauss, dans le journal *La France*.

Les cubistes, futuristes, simultanistes, orphistes, et généralement tous les produits et sous-produits de la décadence artistique annexèrent ce jeune « prince Igor », qui d'ailleurs se laissa faire. On vit même un vieux « jeune », rescapé du symbolisme, rénové sa manière, adopter le simultanisme et composer un « poème simultané » d'après le *Sacre du Printemps*.

M. Stravinsky fut une des premières victimes de la « grande » guerre. Il perdit l'aide particulièrement précieuse de M. Monteux, fondateur des Concerts Monteux, dévoué à la musique russe et plus particulièrement à celle de M. Stravinsky : M. Monteux fut en effet mobilisé et de ce fait, ses concerts immobilisés. Mais, protégé par les dieux, le « prince Igor » s'en vint sur les bords du Léman et rencontra M. Ansermet, lequel fut trop heureux de mettre sa baguette docile à la disposition du jeune maître. Ainsi fut fait et nous entendîmes grâce à cette alliance helvético-russe, *Petrushka*, *L'oiseau de feu*, *Feu d'artifice*, etc.

Il nous est possible à présent de formuler des impressions qui ne seront pas, de toute évidence, comparables aux jugements et aux éloges des critiques amis et des prospectus laudateurs par définition.

M. Stravinsky s'adonne à des recherches savantes, subtiles et complexes ; il faut lui reconnaître une abondance, une diversité, une rutilance singulières de rythmes. Il possède une rare science d'orchestration et il sait user et abuser de la batterie. C'est un maître incontesté de l'algèbre musicale et parmi les contemporains je ne vois pas un seul musicien capable de cette étonnante virtuosité. *Petrushka*, son œuvre actuellement la plus spécifique, est une musique foraine, divertissante, étourdissante, mais sans âme ; et, lorsque ça et là, elle devient légèrement émotionnelle, on y sent la présence de Rimsky-Korsakoff. Cette musique serait fort à sa place au Casino de Paris ou dans un cirque ; elle y remplacerait — bien avantageusement — et je prie les admirateurs farouches de M. Stravinsky de ne pas croire que je veuille déconsidérer son œuvre — elle remplacerait les valse et les polkas ineptes par lesquelles nos oreilles sont suppliciées tandis que nos yeux se divertissent au jeu magnifique des couleurs, des rythmes et des muscles.

M. Florent Schmitt, disais-je, a opposé Stravinsky à Richard Strauss. Un très heureux hasard m'a permis d'assister au concert consacré à l'œuvre de Strauss, sous la direction de l'auteur lui-même, avec le concours de l'orchestre admirablement discipliné

et compact de Mannheim.<sup>1</sup> Là, j'ai pu réentendre notamment le *Till Eulenspiegel* et *Une vie de héros*. Oh! sans doute, on trouve chez Strauss ce mauvais goût qui distingue parfois les meilleurs d'entre les Allemands, de la vulgarité, de la lourdeur. Strauss prend son bien partout où il le trouve et il accepte tout ce qui se présente à lui. Mais comme il travaille et unifie la matière et comme toute son œuvre éclate d'un dynamisme héroïque, robuste et populaire! On est parfois écrasé par cette architecture audacieuse et colossale, mais il y règne une vie intense, une vie multitudinaire, et c'est ici une âme moderne, représentative de notre temps, de ses passions, de ses tumultes. Strauss rejoint Berlioz, maître du rythme. Stravinsky, en dépit de son coloris évocateur de la Russie, continue l'œuvre intellectuelle de Strauss, et s'adresse à une classe de raffinés et de dilettantes.

M. Stravinsky ressemble comme un frère à M. Jules Romain. Comme l'auteur de la *Vie unanime*, le compositeur de *Petrushka* est cérébral et son talent est celui d'un virtuose magique. Tous deux furent frappés par une gloire prompte et rapace et ils n'ont pu résister aux adulations quotidiennes de leurs commentateurs et admirateurs. M. Stravinsky aura-t-il le courage — presque surhumain — d'écarter de lui la cliqué bruyante et tenace des approbateurs? Je le souhaite pour lui et la musique — mais sans trop l'espérer.

HENRI GUILBEAUX.

## Optimisme

Les temps que nous traversons secouent rudement nos chères habitudes.

Comme de raison, dans une société absurde, les capitalistes ne subissent que quelques menus désagréments, tandis que la main de fer des privations s'abat sur la grande masse du peuple.

Quoi qu'il en soit, tous sont plus ou moins atteints.

C'est qu'aussi bien, ceux qui possèdent s'étaient si aisément habitués à toutes sortes de choses qui rendent, certes, la vie agréable. L'électricité, le gaz, le chauffage central, baignoires à la maison, eau chaude dans les chambres, tout cela, — qui n'est certes pas inutile et qui devrait être à la disposition de tous, — ceux qui « possèdent » se l'offraient sans peine.

Les échanges internationaux permettaient des voyages aisés, point trop coûteux, et le rapide transport du sucre, du thé, du café, de toutes ces denrées que la nature met à la disposition de l'homme, et que le seul riche accapare à son profit.

Or voici que, par la folie furieuse de cette même classe de capitalistes, l'Europe tout entière est à feu et à sang, en une guerre tellement basse et ignoble qu'elle n'a pas de précédent dans l'histoire des nations.

Et voici que, grâce à la criminelle imbécillité des jusqu'aboutistes, il faut se priver de toutes ces choses qui rendaient la vie plutôt douce. Plus de charbon, plus de gaz, plus de pain frais, bientôt plus de sucre ni de riz; plus de voyages presque; le secret de la correspondance violé de la façon la plus éhontée; l'argent expédié par la poste volé comme dans un bois; le télégraphe, le téléphone inutilisables dans le service international; la liberté individuelle jetée au rancart.

Aussi le bon bourgeois de bougonner tant et plus, en mangeant du *boche* en guise de pain frais à son déjeuner, et en mangeant du *boche* encore, en guise de pommes de terre à son souper.

1. L'avouerai-je? J'ai été quelque peu déçu par la direction de Strauss qui ne fut pas aussi endiablée que je m'y attendais.

Certes, je comprends son indignation, au bon bourgeois, d'autant plus qu'en fin de compte, pour solder le budget de toutes ses privations, on passe encore à sa porte avec la quittance salée de l'impôt de guerre.

Mais quant à s'indigner, indignons-nous contre tous les coupables, indignons-nous contre cette abominable société, œuvre d'une humanité atteinte d'aliénation mentale. Allemagne militariste, Russie autocrate et prévaricatrice, Angleterre voleuse de colonies, Italie pontificale et arriérée, triste République française, fausse-couche des « immortels principes de 89 », mettons tout cela dans le même panier.

Mais ceci passé, le juste tribut payé à notre colère contre les responsables, tâchons, — nous qui ne « marchons » pas dans l'ignoble conflit, — tâchons de nous sortir — mentalement au moins — de l'ambiance néfaste; essayons de garder courage quand même.

Savoir se plier aux circonstances ne veut pas dire s'y soumettre. La véritable lame de Tolède plie sans se rompre. Celui-là serait bien fort, sans doute, qui saurait se considérer satisfait partout et dans toutes les circonstances de la vie.

Certainement, l'ambition est un grand levier, et Lassalle avait déjà constaté que le manque de besoins, pour être une vertu, n'en demeurait pas moins un défaut économique. Mais jamais le triste, le morose, le renfrogné, le boudeur, le pessimiste n'a fait de grandes choses, tandis que l'avenir est aux hardis, aux vaillants, aux joyeux, aux optimistes.

Dans son courageux roman *Fécondité*, Zola nous montre la famille des Froment, entraînée dans la divine imprévoyance, peuplant le monde et, peu à peu, triomphant des peureux et des calculateurs.

Les rares grands mots de l'histoire sont aussi des cris de confiance et d'espoir.

Lorsqu'en qualité de sophiste, Socrate fut accusé par Mélitus, Anytus et Lyon, en 399, son apologie fut tellement digne et optimiste que les juges la taxèrent d'arrogance. Après le verdict de culpabilité, interrogé sur la peine qu'il pensait mériter, il répondit : « Que mérite ma conduite? Une récompense, si vous voulez être justes, et même une récompense qui puisse me convenir. Or, qu'est-ce qui peut convenir à un homme pauvre, votre bienfaiteur, qui a besoin de loisirs pour ne s'occuper qu'à vous donner des conseils utiles? Il n'y a rien qui lui convienne plus, Athéniens, que d'être nourri au Prytanée, et il le mérite bien plus que celui qui, aux Jeux Olympiques, a remporté les prix de la course à cheval, ou de la course des chars à deux ou à quatre; car celui-ci ne vous rend heureux qu'en apparence: moi, je vous enseigne à l'être véritablement ».

Enfin, condamné, il demeure serein, et prononce ces mots inoubliables : « Je m'en vais donc subir la mort à laquelle vous m'avez condamné, et mes accusateurs subiront l'infamie à laquelle la vérité les condamne... En effet, peut-être est-ce ainsi que les choses devaient se passer, et selon moi, tout est pour le mieux. »

Comme le dit Fouillée : « le bien doit tôt ou tard triompher, et la vérité ne peut avoir tort. Les meilleures idées de Socrate revivront après lui et domineront le monde. Socrate le savait : voilà pourquoi il mourut en souriant ».

Sans doute, c'est grande folie d'aller contre sa destinée. Le mieux est encore d'accepter les choses comme elles sont, sans vaine soumission, mais aussi sans vaine autant que ridicule colère. La bonne femme chez qui j'achetai de rares autant que chères légumes, l'autre jour, me dit, avec un sourire béat : « Mon mari est parti avec la bonne, en me laissant avec deux petits enfants. Tant mieux ! Jamais je n'ai fait d'aussi bonnes affaires. Du reste, les hommes, c'est pour faire la noce... ».

Voilà bien la philosophie de Candide : « Car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin... Remarquez bien que les nez sont faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chaussures. Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux, aussi Monseigneur a un très beau château ; et les plus grands cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année : par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien, ont dit une sottise ; il fallait dire que tout est mieux ».

Cette aimable conception permet d'ajouter que les sous-marins étant faits pour couler les vaisseaux, les boulets et les obus pour tuer les hommes, les avions pour bombarder les villes ouvertes, tout est actuellement pour le mieux dans le meilleur des mondes.

J'avoue ne pas pousser l'optimisme jusque là, et je crois bien que le « héros poilu » est de mon avis. Au lieu de se couvrir de gloire pour le triomphe du « droit » ou de la « Kultur », il préférerait retourner cultiver son jardin.

Mais, au moment où le désarroi règne parmi les hommes d'avant-garde, ma sympathie va largement à ceux qui marchent quand même dans le sentier étroit, qui croient au bien et au beau, qui pensent que la paix vaut mieux que la guerre et que les seuls alliés dignes de nous intéresser sont ceux que groupa jadis l'Internationale.

Allons donc le front haut et gardons confiance. Quelle chose nous dit que cette rumeur de guerre, ces cris de haine ne sont que les hideuses convulsions de la bête aux abois.

Quand Beethoven entendait sourdre en lui les harmonies que son oreille ne pouvait plus percevoir, il marchait les yeux au ciel sous le soleil et sous la pluie. Lorsqu'un passant l'arrêtait pour lui demander l'heure, de peur d'interrompre son rêve, il prenait sa montre, l'élevait au-dessus de sa tête et regardait le cadran. On le traita de fou. Il n'était qu'un génie. Et il sut ainsi vivre son rêve.

Gardons le nôtre aussi : un rêve de paix et de fraternité dans un monde régénéré.

F. LARSEN.

## “ENTRE NOUS”

Samedi 24 février, à 8 h. 1/2, salle Vigny (1<sup>er</sup> étage), boulevard du Pont-d'Arve, causerie sur

**Tolstoï**

par PAUL BIRUKOFF

Cordiale invitation à tous.

## L'ombre s'étend

« Les esclaves ne se battent que pour changer de maîtres ». Il était d'usage, autrefois, de considérer comme vérité cet axiome. Nous nous trompions. Notre époque, fertile en miracles, nous a démontré qu'il y avait quelque chose de changé dans la mentalité de ceux qui souffrent, qui travaillent pour le « maître ». La civilisation latine — voire gréco-latine — a mis, petit à petit, dans l'âme et les cerveaux de ceux d'en-bas, un peu de cette clarté, toujours gréco-latine, que revendiquaient pour eux seuls ceux d'en haut.

Si de modernes thaumaturges n'ont pas fait surgir de nouveaux Spartacus, si d'autres Desmoulins n'ont pas ressuscité, dans l'âme populaire, un deuxième 93, il faut s'en féliciter. Sans heurts violents, sans secousses révolutionnaires, le changement s'est fait. Aujourd'hui, les esclaves se battent pour ne pas changer de maîtres. Les leurs leur suffisent. Michel ne veut point changer Guillaume contre Nicolas et Jacques se refuse à remplacer Raymond par Guillaume. Et c'est bien ; et cela est bon pour Nicolas, Guillaume et Raymond.

Pauvre humanité ! L'ombre de la servitude s'agrandit, s'étend sur tous ; ces soleils de mirage : Culture, Droit, Civilisation gréco-latine ne donnent qu'une chaleur factice, qu'une lumière ombrée. Et c'est l'ombre fiévreuse du laurier-rose ; et c'est l'ombre mortelle du mancennier ; ombre léthifère qui assoupit et engendre le sommeil dont nul ne se réveilla jamais.

Jugeons l'arbre à ses fruits, et raisonnons un peu. Jugeons-le, cet arbre de civilisation, de culture et autres grands mots dont les branches sèches se brisent et précipitent dans le néant ceux qui s'y raccrochent. D'un côté, culte de la force ; de l'autre, culte du Droit, de la Justice et de la Liberté, nous dit-on. Il ne faut pas que l'Europe soit « germanisée », c'est-à-dire : la force ne doit plus être, l'idéologie, seule, doit rester.

Ombres ! Mirages !... Que signifie donc la formule « Jusqu'au bout », sinon la raison de qui se croit ou pense devenir le plus fort. Qu'exprime ce leitmotiv : « Des canons, des munitions ! » ? Que veulent dire les mots : châtiments, représailles, victoire ? L'affirmation



d'une force basée sur le militarisme. Voilà la « germanisation ». Elle est en vous, ententophiles. Les plus farouches « gueulards », les plus exaltés contempteurs de la « botte prussienne » sont, justement, ceux qui ont la peu louable habitude de lécher, en temps de paix, toute botte, d'où qu'elle vienne, et, en temps de guerre, — ceci fait oublier cela — la botte nationale, uniquement. Ils ont beaucoup à se faire pardonner, sans doute parce qu'ils n'ont jamais su aimer.

Et les esclaves continuent à se battre pour ne point changer de maîtres. Mais l'humanité, fort heureusement, n'est pas composée uniquement d'ilotes. Il reste encore quelques hommes, toujours disposés à se battre « contre » et non « pour » tous les maîtres. Ceux-là, on les appelle lâches ou idéalistes. On dit que la guerre ne leur a rien appris.

Nous « encaissons » avec plaisir. Oui, glorieux bel-luaires en chambre, nous n'avons rien appris parce que nous n'avons rien à apprendre de ce que nous avons toujours considéré comme inéluctable, comme inhérent à ces deux choses : maîtres et esclaves. Nous n'avons rien appris, comme vos ancêtres les émigrés, mais, contrairement à vous, nous n'avons rien oublié.

L'ombre ne s'étend pas sur nous. RENÉ JUBERT.

#### UNE MORALITÉ ACTUELLE

### Le Ballet des Nations

Depuis environ un quart de siècle, les fameuses Danses de la Mort avaient à peu près passé de mode.

Mais à la fin du siècle proverbiallement *bourgeois* de Victoria, le goût s'en réveilla, et cela sous une forme d'art tragique plus élevée, combinant, comme il convient, la plus parfaite tradition classique avec les attractions romantiques du meilleur moyen-âge. Dans l'Afrique du Sud et en Extrême-Orient, tout récemment encore dans un Orient plus proche, le Maître de Ballet bien connu, la Mort, a présenté quelques-unes de ses productions les plus vastes et les plus réussies.

« Il est temps, dit Satan, l'Impresario du monde, de rouvrir le Théâtre d'Occident. Les politiciens et les actionnaires des Armements tiennent prêts, depuis longtemps, les accessoires de la pièce, et les metteurs en scène de la Presse n'attendent que le signal. »

« Vos ordres feront l'objet de nos meilleurs soins », répondit la Mort, Maître de Ballet, car, pour vous dire la vérité, mon cher Lord Satan, cet Occident avec ses docteurs, ses économistes et ses *Trade-Unions*, est sur le point de perdre l'habitude de ces formes élevées de l'art, qui, selon la forte remarque d'Aristote, purge le monde de ses habitants par la terreur et la pitié. En ce qui me concerne je répondrai des Danseurs, si vous pouvez former un orchestre adéquat. Car, comme vous le savez, la Mort elle-même ne peut pas faire danser les Nations, encore moins prolonger la Danse sans la Musique des Passions.

« J'en fais mon affaire », dit Satan, l'Immortel Impresario du monde, « ne perdons pas de temps ».

Le premier instrumentiste auquel ils eurent recours fut l'« Egoïsme » que l'on engage ordinairement pour jouer la basse fondamentale de la Vie Humaine. Mais il

avait adhéré à une *Trade-Union*. « Je suis occupé », bailla l'Egoïsme, « repassez un autre jour » ; il se retourna sur son autre oreille et se mit à rêver d'une Société reconstituée sur des bases plus larges.

« L'Egoïsme a toujours été mauvais coucheur ; en lui pas la moindre parcelle de feu sacré », grogna la Mort. « A quoi bon perdre son temps avec un gaillard de cette espèce ? »

« Puis-je remarquer que vous autres, Squelettes, êtes légèrement enclins à la mauvaise humeur ? » répondit Satan parfaitement calme en ses délicates ailes de fer. « Ne voyez-vous pas qu'en frappant à la porte de l'Egoïsme, j'ai amené à sa fenêtre cette vieille coquine de Peur, toujours disposée à la retraite ? Hé ! Veuve Peur, ce n'est qu'une paire de vieux amis qui vous invitent à un petit divertissement. Descendez, ma chère, et amenez-nous quelques-uns de vos disgracieux, mais amusants rejets. »

Ainsi la Peur, la plus misérable des Passions, descendit, hésitant pourtant un peu, parce qu'elle avait entendu l'Egoïsme refuser l'invitation. Mais elle fut rapidement entraînée par ses méprisables et turbulents jumeaux, le Soupçon et la Panique ; et la famille portait des sifflets à deux sons, des sirènes et une cloche fêlée pour la tempête et le massacre, du plus pur moyen-âge, mais enveloppée dans le *Daily-Mail* et le *Globe* d'hier.

« Une engeance peu présentable, quoiqu'artistes de premier ordre », pensa Satan ; « il nous faudrait quelque chose de beau pour les faire accepter, car, depuis peu, les Nations sont devenues terriblement délicates, et quelques-uns des autres membres de l'Orchestre ne sont pas non plus très attrayants. Daignant se joindre à notre petit orchestre d'amateurs, « il appela d'une belle voix sonore en faisant bruire ses ailes archangéliques » : « Chère Lady Idéalisme et mon jeune Prince Aventure ». Le couple fiancée et fiancé, sortit de son palais de nuages et de rayons de soleil ; ils étaient vraiment superbes et du port le plus noble, mais un peu trop parés. Idéalisme avait une trompette d'argent et Aventure un cor de chasse. Puis vint la mère de la Mort (ou sa femme<sup>1</sup>, car il vaut mieux ne pas approfondir leurs relations de famille) le Péché, que les dieux appellent inquiétude, malheur ? il n'y avait encore aucune raison de l'appeler. Avec elle arrivèrent ses acolytes bien connus, la Rapine, la Convoitise, le Meurtre et la Famine, munis de cornes, de crécelles et autres instruments cannibaliques.

(A suivre).

VERNON-LEE.

<sup>1</sup> La Mort étant « Maître de Ballet » (donc du sexe masculin) cela explique ici le mot « femme ».

### Souscription permanente

Pil., 2,— ; Avr., 2,— ; Bern., 0,60 ; Gol., 0,25 ; Mar., 0,50 ; Rip., 0,25 ; T.F., 0,25 ; de Berne : M. B., 5,— ; R. Siegf., 5,— ; J. A., 4,— ; Fr. Gost., 8,— ; Burg., 3,— ; M. Pfenn., 7,— ; J. Nied., 5,— ; J. B., 4,— ; Alice N., 4,— . Total. Fr. 51,05

### Des comptes

Recettes : Vente au numéro, 30,40 ; librairie, 12,20 ; 7 abonnements, 11,— ; souscriptions, 51,05.	Total. 104,65.
Dépenses : Expédition n° 4 ; journal n° 5, etc.	136,85
Déficit . . . . .	32,20
En caisse au 25 janvier . . .	87,90
En caisse au 23 février . . .	55,70